

# Bernard Dort entre dogmatisme et bon plaisir

Article paru dans l'édition du *Monde* du 01.03.00

**PAR BERTRAND POIROT-DELPECH, DE L'ACADEMIE FRANCAISE**

ON L'AURAIT PARIÉ : il n'y en a eu que pour les stars, dans les bilans du siècle, pour les politiciens et leur faribole du destin national ; rien ou presque sur les seconds rôles, les souffleurs, les passeurs, sans qui les arts de la période n'auraient pas été ce qu'ils furent. Leur liste serait longue. Herr, Groethuysen, Pia, Herbart, vous connaissiez ? Chez les critiques, les oublis abondent, car leur influence s'est souvent payée de renoncement à une oeuvre personnelle.

Ce fut le cas de Bernard Dort (1929-1994), sans doute desservi par son goût profond d'admirer, cette jouissance mal vue. Victime de sa naissance, d'abord. Parce que ses parents sont instituteurs, il ne se croit pas fait pour l'enseignement, erreur dont il reviendra, après un détour par l'ENA, aberrant chez un professeur et un dilettante dans l'âme.

On peut naître fou de spectacle, cela existe ; parce que fou d'éphémère. On reconnaît cette vocation, car c'en est une, à ce que l'enfant a été fasciné par le passage d'un cirque ou d'un Aiglon, par un Shakespeare à la radio. La mère de Dort meurt très tôt, d'où, par la suite, un don pour les amitiés rares avec des femmes rares : Nicole Védres, Yourcenar, Mnouchkine. Suivent des erreurs d'orientation, vers la haute administration puis, tardivement, à la direction du théâtre au ministère de la culture, fausse bonne idée s'agissant d'un hédoniste fantaisiste. L'érudition ardente, l'enchantement d'un soir : là vont ses instincts.

Le Paris des années 1950 est accueillant aux jeunes gens doués. Salons et revues fêtent l'énarque fourvoyé. Son éclectisme l'expose au grand écart : entre Sartre et Jouhandeau, Cayrol et Chabrol. Cela fait beaucoup à l'âge où l'on se cherche, autant que des relations, une certaine cohérence.

Celle-ci va tomber du ciel, ou plutôt monter du terreau réaliste, matérialiste, avec la découverte illuminée, en 1954, du Berliner Ensemble de Brecht. Barthes, qui a partagé le coup de foudre, jure de s'en contenter à jamais. Tel l'amant d'un seul amour, il n'ira plus au théâtre de sa vie. En fait d'arts visuels, il se tournera vers la photographie ; et pour ce qui est des spéculations, il deviendra le grand prêtre de la sémiologie.

Dort, lui, entrera en religion brechtiste. Déjà la revue Théâtre populaire, qu'il a fondée, a marqué en creux ce qui manquerait, selon lui, au théâtre contemporain : traiter du réel et du présent à travers une Histoire revue par Marx, dépasser le bafouillement métaphysique des champions de l'absurde. Adamov seul échappe, parce que plus social, au discrédit jeté par la revue sur Beckett et Ionesco, lequel

se vengera en ridiculisant le couple Barthes-Dort ( L'Impromptu de l'Alma, 1956).

On ne comprend rien aux années 1950-1960 si l'on ne tient pas compte du besoin de foi éblouie qui s'y répand en même temps que naissent les doutes idéologiques. Tandis que la bourgeoisie thésaurise, l'intelligentsia théorise, à tout propos : roman, spectacles, musique. Barthes s'étant contenté de bouder tout ce qui ne relèverait pas du brechtisme, Dort se retrouve assez seul comme référence extasiée, donc comme cible des adversaires de la nouvelle religion. Les troupes décentralisées le prennent pour gourou, et le Boulevard pour cible. Comme citoyen, il se radicalise, signe le « Manifeste des 121 » pour le droit à l'insoumission des rappelés en Algérie.

Mais les éclats du militant première manière auront égaré les contemporains. Dès sa Lecture de Brecht, Dort a pris des distances avec la... distanciation. Bientôt, la disparition de Théâtre populaire et son relais par Travail théâtral atténueront sa réputation de docteur intraitable. Le flirt avec le PC cesse, en partie à cause de la répression des homosexuels en URSS. Les bonheurs de l'éclectisme et de l'amitié remplacent la politisation à outrance. L'esthétisme chatoyant d'un Strehler éclipse la rugosité brechtienne. Vilar retrouve grâce. Sobel et Lassalle sont reconnus. Dort ne se cache plus de collectionner les disques, de rêver à un roman, d'aimer l'opéra, qualifié naguère de divertissement bourgeois. Tel était l'engagement d'alors, qui n'allait pas sans hontes masochistes devant les préférences injustifiables, devant les tentations de l'écriture personnelle, devant les lucidités de l'humour.

Bernard Dort, un intellectuel singulier : ainsi Chantal Meyer-Plantureux a-t-elle titré une reconstitution méthodique et vibrante de ce trajet, en effet original mais aussi symptomatique d'une génération (Seuil, 284 p., 140 F). Mieux qu'une thèse biographique, l'ouvrage s'élève à la hauteur du portrait. Portrait d'un des grands « seconds rôles » dédaignés par les soldes du siècle, artiste de la réflexion, puits de science, champion de l'amitié ; et portrait d'une époque, où la réappropriation ardente du bon plaisir s'est accomplie sur les ruines fumantes du dogmatisme.